

Le fantôme au chapeau

Michel Biron

Number 87, Winter 2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/97386ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Biron, M. (2022). Review of [Le fantôme au chapeau]. *L'Inconvénient*, (87), 50–52.

Le fantôme au chapeau

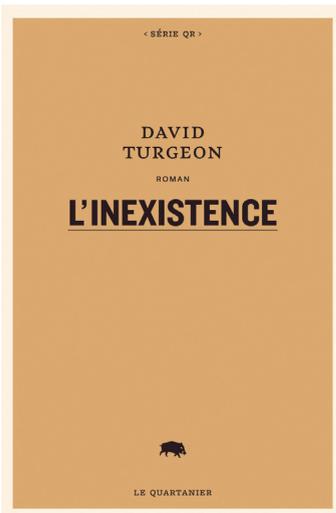
LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE **Michel Biron**

David Turgeon a la réputation d'être un auteur pour initiés, lui qui a écrit un essai entier sur le style du narratologue Gérard Genette. Ses romans regorgent d'alter ego artistes ou intellectuels, de références littéraires, de métalepses, de verbes au subjonctif imparfait et de réflexions doucement désenchantées. Son dernier livre, *L'inexistence*, est dédié à Pascale Casanova, critique universitaire morte en 2018 à l'âge de cinquante-neuf ans. Pourtant, contrairement à nombre d'écrivains de sa génération (il est né en 1975), il n'a pas de diplôme en lettres, mais ceci explique peut-être justement cela : les théories littéraires l'amuse, elles n'ont rien de scolaire pour cet autodidacte qui a commencé sa carrière du côté de l'informatique et qui s'est ensuite fait connaître par ses bandes dessinées.

Dans un court récit d'allure autobiographique paru en 2013 et réédité cette année, *La raison vient à Carolus*, David Turgeon se décrit lui-même, ou décrit son double, au moment d'ouvrir les boîtes d'archives d'un « ami d'enfance », Carolus. Le contenu de ces boîtes importe moins que le mystère dont il les enveloppe, sa manière de se cacher derrière son personnage, en multipliant les sous-entendus : « Carolus et moi, c'est vrai, nous avons passé pas mal de temps ensemble. » Le narrateur trouve dans les cartons toutes sortes d'objets, dont des dessins racontant les aventures d'un héros dont il avait oublié l'existence, flanqué d'un animal invisible (donc facile à dessiner !) et muet, Zapp'. On

n'en saura guère plus, sinon à travers une remarque qui pourrait servir d'exergue à toute l'œuvre de David Turgeon : « Carolus devait m'expliquer ce que je lisais, je ne comprenais pas ce qu'il racontait dans ses histoires, il en était déçu, il eût voulu que tout coulât de source. » C'est Borges et le Petit Prince en même temps. Il est fasciné par les labyrinthes et les hypothèses mathématiques, mais la candeur de ce personnage est sans fin. On retient surtout de son autoportrait une manière de parler de soi-même en s'effaçant ou en ne retenant que la part inaltérable de l'être, une réserve de sens que l'écriture met à l'abri du temps et du monde : « Quelque chose de nous (n'est-ce pas ?) a survécu, il me semble, à la malignité du monde. »

L'inexistence a aussi pour point de départ un personnage effacé et sans malice, sorti comme Carolus d'une archive, mais tiré cette fois de la grande histoire du 20^e siècle plutôt que du roman familial. Une historienne, Sabine Oloron, prépare un article sur une photographie publiée dans un vieux journal, *Le Mercure de Privine*, où l'on voit quatre jeunes atablés dans un café : Ilya Rehberg, dramaturge et auteur d'un essai majeur, *Retour à Kadie* ; Nina Fisher, femme d'action et chroniqueuse au *Mercure de Privine* ; Jean Faber, un de ses amants et militant du Parti ouvrier ; et un quatrième, que l'historienne désigne d'abord comme « l'homme au chapeau », et qui sera le personnage central de *L'inexistence*.



Central, mais insaisissable, comme tous les personnages de David Turgeon, qui maintient le monde à distance, comme s'il accédait aux êtres et aux choses depuis l'une ou l'autre des nombreuses bibliothèques qui meublent son œuvre. Nous voici donc dans une ville imaginaire, quoiqu'assez facile à situer géographiquement et historiquement. Privine ressemble à une métropole de l'Europe centrale, une ville romantique, touristique, pleine de cafés, de théâtres et de ruelles pittoresques, traversée par un fleuve au joli nom (la Vouvre), agitée ici et là par quelques groupes communistes et abritant une faune artistique internationale menacée par le défilé de plus en plus fréquent des bottes brunes. Le décor est tracé à gros traits, puisque la réalité est déjà connue (nous sommes entre initiés !). L'écrivain se contente d'indications sommaires grâce auxquelles on finit par en apprendre un peu plus sur le mystérieux homme au chapeau : il s'appelle Carel Ender ; il est issu d'une famille « kadienne » (entendez : juive) de riches industriels ; même s'il n'est qu'un simple inspecteur des logements dans la fonction publique, il fraie avec quelques artistes d'avant-garde réunis en périphérie de Privine dans un atelier (« la Devinière »), où on l'accueille à bras ouverts.

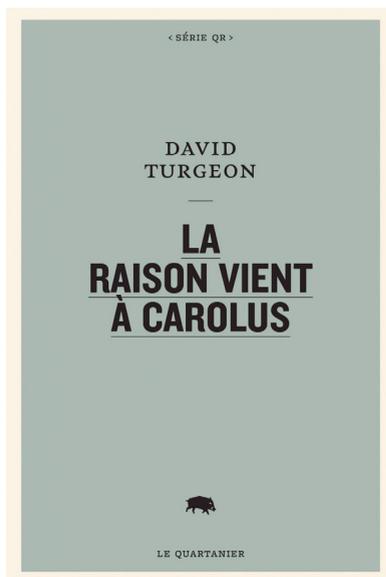
Le personnage de Carel Ender semble avoir plusieurs vies, plusieurs visages. Il est à la fois terne et sympathique, modeste et futé, gamin et usé, velléitaire et audacieux. Il n'aime pas les cases toutes faites, mais il se plie au jeu identitaire sans protester. Quand il se voit obligé de remplir un questionnaire sur lui-même, il réfléchit, étudie chaque mot, ne se reconnaît entièrement dans aucun d'eux. Sa langue ? Sa race ? « Le monde n'est pas simple », et pourtant il n'a le droit de cocher qu'une case par question. Entrer dans les catégories proposées, tel est « le prix de l'existence ». Il pourrait tricher, mais quelque chose l'en empêche. Ce sera donc : « "Race kadienne". Ces deux mots finissaient par barbelier sa réflexion. »

Comme Kafka, auquel il ressemble de plusieurs façons, il mène une carrière alimentaire, mais on apprend plus loin qu'il a inventé un système génial de fichiers qui passera à la postérité, le « système Ender », à l'origine, suggère-t-on à la fin du roman, d'ingénieuses approches quantitatives permettant de croiser les données par quartiers, par facteurs de

danger (exiguïté, moisissures, surpopulation, etc.) et par propriétaires. Et comme à peu près tous les protagonistes de David Turgeon, il pourrait bien être aussi un écrivain. C'est donc à sa manière une sorte d'aventurier, tel le personnage de bande dessinée de son quasi-homonyme Carolus, bondissant de chapitre en chapitre, ou de case en case, sans jamais se poser nulle part.

Les romans de David Turgeon se résument mal. Ils allument une série de petits feux, mais ne leur laissent jamais le temps de s'embraser vraiment. Le narrateur tue dans l'œuf la moindre péripétie. D'où une certaine frustration à la lecture, car l'écriture, de peur peut-être d'avoir l'air trop sérieuse ou trop ambitieuse, ne fait souvent qu'effleurer la réalité, changeant de sujet et de décor dès que jaillissent des étincelles de sens. Le narrateur hésite entre la simplicité de la fable et les subtilités du second degré, entre la bande dessinée et les jeux intertextuels. On saute ainsi sans transition ou presque du ministère où travaille Carel Ender à l'univers moderniste de la Devinière, ou du rêve révolutionnaire de son ami Faber à la vie en sanatorium quand le héros est atteint de tuberculose (comme Hans Castorp dans *La montagne magique*). Ici et là surgissent des problèmes sociaux qui ressemblent à ceux d'aujourd'hui : la crise du logement, la place des réfugiés ou la peur de l'étranger. Aucune de ses histoires n'est vraiment développée, rien ne prend corps chez ce personnage aux allures de fantôme cérébral, mais telle est justement l'originalité de ce roman qui s'écrit par petites touches, sans jamais insister, sauvé de l'éclatement par le portrait filé de ce petit fonctionnaire bon à rien, « sauf à rire de sa propre bêtise ».

Ce célibataire peu endurci n'a pas d'ennemis – mais pas davantage d'amis véritables, n'ayant en fait aucune attache forte, ni avec sa famille, ni avec ses collègues, ni avec quiconque. Un dimanche, au retour de la Devinière, après avoir acheté on ne sait pourquoi une police d'assurance-vie à un inconnu dans le train, Carel Ender se met à faire des patiences. Au bout d'une cinquantaine d'essais, il s'émerveille de n'en avoir réussi aucune. Cela dépasse la loi des probabilités : comment peut-il systématiquement rater son coup alors qu'il s'agit d'un jeu de hasard ? Il réfléchit à son cas, et s'imagine en train d'exposer à des savants « l'effet Ender », c'est-à-dire « la découverte d'une dépense négative d'énergie » – on dirait une définition de la littérature. Le phénomène l'amuse et lui



donne même le goût d'écrire, mais, à peine amorcée, la fable subit le choc du réel et bifurque aussitôt vers sa toute nouvelle police d'assurance-vie : qui nommera-t-il comme bénéficiaire ? Malgré lui, le nom qui s'impose est celui de Nina Fisher, la chroniqueuse du *Mercure de Privine*. Une histoire d'amour se dessine, aussitôt interrompue. Le fonctionnaire est attiré vers le journaliste (il admire son dévouement envers les réfugiés), mais sa passion est toute théorique. Le jour où Nina l'embrassera, il s'enfuira.

Carel Ender n'est jamais plus lui-même que durant les deux années passées au sanatorium. « Il se sentait faible et enveloppé du confort de cette faiblesse. » Le sentiment d'inexistence y semble partagé par tous, quasi normal. Mais une fois guéri, le personnage n'en est pas moins ravi de retrouver le « chaos noir » dans lequel baignent les siens, en particulier son « frère de religion » Rehberg, qui lui avait fait découvrir le théâtre et que Carel Ender inspire en retour, sans qu'on sache trop comment. C'est son personnage en effet que Rehberg semble avoir mis en scène dans sa pièce à succès, *Le condamné de Helmschloss* : un « Kadien » faussement accusé de vol dans une bijouterie fait tout pour se faire inculper (rebonjour Kafka : coupable cherche faute). Les preuves contre lui sont minces, mais il décide d'embaucher le pire des avocats et, pour vraiment s'assurer de perdre son procès, il donne même de l'argent à son accusateur afin qu'il soit représenté, lui, par le meilleur avocat. Ce dernier démolit sans aucune difficulté la crédibilité de l'accusé, qui savait bien au fond de lui qu'il était coupable de quelque chose. En chemin vers la potence (car au-delà du vol de bijoux, le condamné est présumé coupable de tous les crimes irrésolus commis dans son quartier), le héros se sent enfin apaisé : « Quel bonheur de savoir enfin la vérité sur soi, la vérité nue, la vérité hors de tout doute... »

L'inexistence est le contraire d'un roman historique, même s'il se déroule dans les années 1930. C'est notre propre désarroi qu'il raconte, celui d'un individu qui erre de groupe en groupe, sans se reconnaître dans aucun. Le personnage est coupable d'oisiveté, comme excessivement libre, indéfiniment disponible. « Comment pouvait-il se trouver à la fois si désœuvré et si épuisé ? » Même quand il participe aux réunions du « Renouveau kadiste »,

Carel Ender ne parvient pas à adhérer au rêve de reconquête de quelque patrie perdue. Il épouse du mieux qu'il peut le « roulis du monde », porté par une « très calme panique ». Mais c'est un tard-venu, une sorte d'arrière-gardiste : « Il était devenu un homme futile, aseptisé, arrivé trop tard, absent de toute communauté, rattaché en hâte à cette patrie artificielle dont Privine était la capitale ; s'exprimant en une langue dont on avait vidé toute sève ; se racontant à lui-même des fables en guise de croyance. »

Comment lutter contre l'inexistence ? Peut-être en continuant de se raconter malgré tout des fables comme celle-ci, avec la désinvolture de l'incroyant qui flotte au-dessus de lui-même : « Nous reprenons les traits des autres, nous empruntons les chemins déjà empruntés par d'autres. Ma propre histoire ne m'appartient pas. » On aimerait parfois qu'il parle un peu moins à travers son chapeau ou avec les mots d'autrui, on voudrait qu'il se fâche de temps en temps, qu'il s'incarne davantage, qu'il devienne moins invisible, moins fuyant, comme le lui reproche Nina, la chroniqueuse : « J'aimerais avoir ton détachement... Ou plutôt non, se ravisait-elle, peut-être que je te plains d'être si froid, d'être comme un fantôme qui a l'éternité à perdre. » Mais sa pâleur est ce qui fait sa force, et autour de lui, alors que la guerre a commencé, ce sont d'autres fantômes qui miment sans le savoir les gestes devenus absurdes, ceux du temps de paix (comme acheter des bons du Trésor). Partout le monde est déréglé et fait semblant d'exister normalement, sauf peut-être les artistes de la Devinière, ultime utopie où Carel trouve finalement refuge. Il y joue son propre rôle, récitant un monologue adressé à son père (encore Kafka), toussant de nouveau, mais entouré de gens qui refusent de croire à son inexistence : « Ne pas exister, ça ne se peut pas », répète la photographe du groupe, celle par qui l'historienne Sabine Oloron est parvenue à identifier cet homme énigmatique qui se survit tel un fantôme au chapeau. ■

L'INEXISTENCE

David Turgeon

Le Quartanier, 2021, 221 p.

LA RAISON VIENT À CAROLUS

David Turgeon

Le Quartanier, 2021 [2013], 94 p.